

L'abbé Haristoy (1833-1901): le père de l'historiographie conservatrice basque sur la Révolution



Pascal Goni*

Le Père Haristoy (1833-1901), auteur entre autres de l'ouvrage Les Paroisses du Pays Basque pendant la période révolutionnaire connut bien des vicissitudes en cette fin du XIXe siècle. Il se heurta en Soule à une certaine froideur, à des divisions en Basse Navarre mais en Labourd eut droit à une vive reconnaissance.

Mots Clés: Conservateur. Séminaire de Larresore. Prêtre réfractaire. Voltairien.

Haristoy apaiza (1833-1901), hainbat obraren egilea, hala nola Les Paroisses du Pays Basque pendant la période révolutionnaire hainbat gorabehera jasan behar izan zituen XIX. mendearen amaieran. Zuberoan halako hoztasun bat aurkitu zuen, Nafarroa Beherean aldekoak eta kontrakoak, baina Lapurdin ezagutza handia bildu zuen.

Giltza-Hitzak: Kontserbadorea. Larresoroko Seminarioa. Apaiz ihardukitzaila. Volterianoa.

El Padre Haristoy (1833-1901), autor, entre otros, de la obra Les Paroisses du Pays Basque pendant la période révolutionnaire soportó muchas vicisitudes en este fin del siglo XIX. Chocó en Zuberoa con cierta frialdad, con divisiones en la Baja Navarra, pero en Lapurdi encontró un gran reconocimiento.

Palabras Clave: Conservador. Seminario de Larresore. Sacerdote refractario. Volteriano.

* 123 rue de la République. F-28110 Luce.

Pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Pays Basque, le Père Haristoy est absolument incontournable par l'importance de ses travaux et par l'influence qu'il a eue (et a encore) sur plusieurs générations d'historiens et surtout d'érudits. Nous nous contenterons ici d'étudier la vie de ce curé, racontée par son ami Dubarat, témoignage donc partial que nous confronterons avec *Les paroisses du Pays Basque pendant la Révolution Française*¹, oeuvre essentielle, la plus personnelle de l'auteur, car cette période, nous le verrons, lui tenait très à coeur.

Pierre Haristoy naquit le 1^{er} mars 1833 à Ayherre dans le canton d'Hasparren. Dubarat², son futur collaborateur des *Etudes Historiques et Religieuses du Diocèse de Bayonne* (EHRB), revue créée en 1892, nous présente les parents comme des gens simples et pieux. Le père était un agriculteur et commerçant de laines assez actif. C'était un conservateur. En effet, lorsque le futur historien se rendit à l'école communale, vers ses 8-9 ans, sa famille voyait d'un très mauvais oeil, assure le responsable des EHRB, l'instituteur lire le journal voltairien "l'Ariel" du bayonnais Chaho. Nous savons en outre que leur maison abrita un prêtre réfractaire, Martin Londaits, qu'Haristoy a bien connu, affirme-t-il dans son livre "Les paroisses du Pays Basque pendant la période révolutionnaire". Cet insermenté aimait à raconter ses moments d'angoisse et ses hauts faits pendant la Révolution, surtout aux enfants, peut-être en rajoutait-il. En tout cas, l'ouvrage cité nous le présente avec beaucoup de qualités: courage, sang-froid, audace, force physique. Nul doute que ce futur parangon de l'oeuvre antirévolutionnaire du curé de Ciboure ait fortement influencé politiquement le jeune garçon.

Les premiers rudiments de culture furent donnés à cet enfant par un vieillard, un de ces instituteurs volontaires qui acceptait chez eux de jeunes enfants ou allait dans les familles quelques jours pour enseigner à lire en basque et faire réciter le catéchisme. Nous savons qu'il était payé en argent ou en nature, et qu'il partageait la table familiale pour le déjeuner. Par conséquent cet enseignant devait professer des idées très cléricales et guère progressistes. Il n'en fut pas de même, on l'a vu, plus tard au village vers les années 1841-1842. L'instituteur, qui recevait les enfants l'après-midi chez lui (l'école n'était ouverte que le matin), n'hésitait pas à dénoncer, bien que chantre, aux autorités son curé. Même si notre personnage est resté auprès de ce libéral jusqu'à sa communion, il ne fut pas imprégné par les idées progressistes, sans doute sous l'influence de sa famille et d'idées déjà bien ancrées. En effet sa vocation lui était déjà apparue et fin 1846 il partit à Hasparren chez les Frères de l'école chrétienne qui faisaient la classe aux latinistes de la commune et aux pensionnaires attirés par le renom de l'établissement. Cette maison d'éducation était purement ecclésiastique et accueillait de jeunes aspirants au sacerdoce qui se dirigeaient ensuite vers le séminaire de Larressore.

1. Pierre Haristoy: *Les paroisses du pays Basque pendant la période révolutionnaire*. Imprimerie Vignancour, Pau, 1895, 3 tomes. Réédité en 1982 aux Editions Harriet.

2. *Etudes Historiques et Religieuses du diocèse de Bayonne*. Année 1901.

A l'école, sa maturité est soulignée dès la deuxième année. Comme il était grand, il fut vite chargé de la surveillance de l'étude et il remplaça un mois environ un frère tombé malade. Il savait déjà ce qu'il voulait: être prêtre. Et l'on sent bien dans son oeuvre future que cette fonction avait une très forte valeur chez lui, avec parfois une certaine condescendance à l'égard de certains laïques. Ainsi en 1848, il entra dans la division des latinistes, aspirant au sacerdoce chez les missionnaires qui avaient remarqué que, très jeune, il s'était imposé bonne conduite et piété. Dubarat souligne que les mérites et la maturité d'esprit de cet élève l'amènèrent à diriger ses camarades en promenade en semaine, à l'église le dimanche et à s'occuper de l'école du matin et du soir pour les latinistes.

En 1850 ses parents l'inscrivirent au séminaire de Larressore, établissement auquel Haristoy a rendu un vibrant hommage dans son livre sur la Révolution. Il affirme ainsi que grâce à cet établissement les prêtres "jureurs" furent peu nombreux. Nombre de valeureux prêtres y furent formés en masse, notamment par l'envoi d'étudiants dans les universités européennes les plus prestigieuses. En 1850, l'établissement était en grande prospérité, le futur cardinal Lavignerie y fit ses études à la fin des années 1830. Tous les aspirants à la prêtrise y achevaient leurs études. En arrivant dans cette bourgade, Haristoy confesse qu'il ne savait pas "un traître mot de français". Il dut en souffrir, car il reconnaît dans "Les paroisses du Pays Basque pendant la période révolutionnaire" que l'étude de la langue nationale est nécessaire à son époque, concession notable à la Révolution et à la République, tout en s'inquiétant du recul du basque auprès des jeunes. La cohabitation des deux idiomes semble donc souhaitable. Haristoy fut un élève rigoureux, cherchant toujours à progresser moralement et intellectuellement. On retrouve déjà ici l'état d'esprit qui l'anima toute sa vie. S'il ne fut jamais premier de sa classe (peut-être à cause du français), son rang restait honorable auprès de ses camarades: 1^{er}, 2^{ème}, 3^{ème} prix d'accessit par exemple. Il brilla plus particulièrement en mathématiques, en histoire et en archéologie, où il réussissait mieux qu'en instruction religieuse. Il eut plus de mal en version grecque et latine, ou en narration française par exemple. On reprocha en effet plus tard à son oeuvre bien des maladresses de forme. Curieusement le futur abbé fut le seul à émerger en histoire et archéologie, le responsable de ces matières n'ayant pas créé d'émulation ici. Cependant Haristoy ne renonça pas à sa vocation et se dirigea vers la théologie et les lettres. Il y fut bien noté, sans plus. Il soutint des thèses en philosophie et en théologie.

Après avoir reçu les ordres mineurs, il partit pour Bordeaux pour obtenir le grade de bachelier dans ce dernier domaine. Les thèses latines qu'il soutint nous donnent des renseignements utiles: la révélation est moralement nécessaire pour connaître les principes de la loi naturelle; la doctrine du Christ est divine, et l'Eglise est infaillible dans la foi et les moeurs. Tout cela l'amènera plus tard à défendre l'institution face aux attaques des libéraux et des laïques. Contre l'évidence même, il contestera la césure haut-clergé – bas-clergé sous la Révolution. Il défendra, non sans verser dans l'hagiographie, le dernier évêque de Bayonne sous l'Ancien Régime, réfugié en Espagne

sans un sou. Tous les prêtres réfractaires sans exception étaient moralement purs et c'est grâce à eux que le Pays Basque traversera l'épisode révolutionnaire sans perdre sa foi ancestrale et lui permettra d'échapper au modernisme et au progressisme. Si la situation en Soule était moins brillante (le nerf de la discipline et le sens sacerdotal manquaient, reconnaît-il), l'évêque d'Oloron, De Villoutreix, dont dépendait la province, oeuvrait pour remédier aux problèmes. Ses thèses furent soutenues avec succès en juillet 1857. Haristoy était parvenu à une latinité très pure et il apportait de nombreux arguments historiques, non sans complaisance et en rendant sans doute hommage à ses études, souligne Dubarat.

Il fut tonsuré à la cathédrale de Bayonne en mai 1857, devint sous-diacre en mai 1858, puis prêtre un mois plus tard. Sa foi était vigoureuse. Tant mieux, pouvons-nous ajouter, car l'Eglise allait affronter à cette époque bien des soubresauts, même dans le très catholique Pays Basque.

Il fut d'abord envoyé à Briscous, en novembre 1859, comme vicaire et auxiliaire d'un prêtre paralytique dont la soeur et la nièce étaient toujours malades. Haristoy ne changea pas ses habitudes austères. Fidèle aux habitudes de régularité qui allaient l'accompagner durant toute sa vie, il était debout dès 5 h du matin pour méditer au confessionnal et faire la messe quand le curé ne pouvait s'en charger. Féru d'archéologie comme nous l'avons souligné, il réussit à faire modifier les plans de l'église qui devait être agrandie et restaurée. On pourrait juger Haristoy très grave et austère, presque ascétique. C'était l'esprit du temps, particulièrement appuyé chez les Frères des Ecoles Chrétiennes d'Hasparren qu'il avait fréquentées. Et pourtant le titulaire de la paroisse était bien pire. Il dénonçait en effet les jeunes gens qui trompaient des filles et se mariaient avec une autre. Pour bénir cette union il réclamait 200 francs, une somme énorme, aussi ceux qui ne pouvaient payer se passaient du mariage religieux. Avec diplomatie et tact, sans froisser ce clerc têtu, le futur historien, après s'être entendu avec ses supérieurs ecclésiastiques, parvint à marier les "égarés". Cette finesse d'esprit est à souligner, car la lecture de son ouvrage sur la Révolution nous montre plutôt un homme inflexible, incapable d'aucune concession. Il est très dur, il est vrai, avec les filles-mères sur lesquelles la République s'apitoie, aussi le mariage est une nécessité, peu important les circonstances. Notre personnage a toujours été soucieux du sort des jeunes femmes, il rétablit ainsi la Congrégation des Jeunes Filles de la Persévérance. Il dut quitter la paroisse à la mort de son responsable, avec une réputation de prêtre zélé et dévoué, assure Dubarat.

Son vicariat à Hasparren à partir de 1861 se passa également bien. Il n'y avait pas de prêtre au départ dans cette commune, aussi fit-il le travail de la paroisse pendant 9 mois, le conseil municipal le payant pour 2 vicaires. Haristoy, très actif et paraît-il très apprécié de ses ouailles, parlait souvent et volontiers plus tard de son "cher Hasparren".

Mais en novembre 1864, il fut nommé curé de Sauguis-St Etienne (canton de Tardets) et ses ennuis allaient commencer. D'abord la paroisse était

immense, c'était "l'Urrugne de la Soule, l'annexe Trois-Villes est à 3 kilomètres". Mais surtout il y avait un prêtre interdit, versant dans l'occultisme et la sorcellerie, pratiques aussi bien condamnées par l'Eglise que par l'Etat. Le curé de la paroisse en était, dit-on, mort de chagrin et son successeur démissionna et partit pour l'Amérique. L'influence de cet ecclésiastique hors norme était grande jusqu'en Béarn. Ses ouailles pensaient qu'il pouvait faire guérir leurs infirmités. Cette "épave du sanctuaire", d'après le directeur des EHRB, avait fait de la prison et risquait d'y retourner quand Haristoy s'installa dans la région. Pendant 4 mois il resta inflexible avec cet homme, puis il fut pris de pitié et en appela à l'autorité diocésaine et à la Maison de Hasparren, jugeant que le temps de la miséricorde était venu. Le "sorcier" se présenta alors comme un enfant prodigue, soucieux de se refaire une nouvelle virginité. Mais après un séjour en Amérique, il revint à Sauguis et retomba dans ses errements, avant de tomber malade et de mourir. Très étonnant Haristoy, alors à Irissary, fit près de 50 kilomètres à cheval pour entendre la confession du mourant. Et Dubarat de souligner que son ami était toujours complaisant avec les prêtres malheureux. Et pourtant son oeuvre est implacable avec ceux qui ont fauté pendant la Révolution. Il ne leur pardonne que s'ils faisaient pénitence envers Dieu, c'est-à-dire devant l'évêque, et se réconciliaient avec l'Eglise. On remarque donc pour la seconde fois que notre prêtre était moins inflexible dans ses actes que dans ses principes. Mais peut-être est-ce parce que ces épisodes nous sont narrés par une source complaisante, celle de son collaborateur des *Etudes Historiques et Religieuses du Diocèse de Bayonne*.

D'autres épreuves attendirent Haristoy. Il n'y avait pas de presbytère et il dut aller de porte en porte pour trouver un logement. Il fut finalement bien accueilli au château. Son propriétaire le fit accepter par une population au départ bien hostile. Un presbytère fut finalement érigé par la suite, grâce notamment à la famille Mont-Réal de Trois-Villes. C'est à cette époque que notre homme commença ses Recherches Historiques grâce aux riches archives de cette annexe. Dubarat regrette que son ami n'ait pas travaillé sur les vieilles écritures, sur les sources originales, "ce qui rend ses découvertes moins nombreuses et fécondes". Cet auteur conclut sur l'épisode de Sauguis en assurant finalement que la paroisse revint à Dieu, sauf un vieux voltairien. Pour notre part nous retiendrons deux ou trois éléments. On notera d'abord le rôle positif des nobles dans cette histoire, qui ont fait beaucoup pour ranimer l'hospitalité et la courtoisie de la population. Peut-être cela a-t-il influencé les idées monarchiques qu'Haristoy soutiendra plus tard contre la République. En tout cas cet homme simple, habitué depuis l'enfance à des "mets vulgaires", faits de méture (farine de maïs) cuite au four ordinaire, se méfia de plus en plus des couches populaires, surtout animées d'une foi peu ardente. Ne serait-ce pas là l'origine de la lie du peuple, du vulgaire, du populaire qui se rallia aux prêtres "apostats, dévergondés et irresponsables", que l'on retrouve dans les pages de cet auteur consacrées plus tard à la Révolution. L'épisode de la sorcellerie de Sauguis n'aurait-il pas influencé notre curé et inspiré des pages très dures sur les prêtres constitutionnels. Haristoy a été choqué manifestement par ce "mauvais" prêtre souletin, ce qui peut expliquer sa haine des mauvais serviteurs de l'Eglise, alors

que notre homme était déjà extrêmement exigeant avec lui-même et avec les autres. Enfin on ne manquera pas de noter que le mauvais accueil des Souletins, malgré un certain repentir (réel et marquant?), peut aussi expliquer les pages assez pessimistes du futur curé de Ciboure sur cette province qualifiée à la fin du XVIII^{ème} siècle de voltairienne³ (il y en avait un au moins à Sauguis), mais en réalité ce sont davantage les faits (c'est dans cette contrée que l'on dénombre le plus de jureurs), plus que les opinions personnelles de l'auteur, qui entrent en compte.

Pour le féliciter, assure Dubarat, ses supérieurs le nommèrent curé d'Irisary en juin 1873. Il connut ici aussi bien des déboires. Il eut du mal à se loger d'abord, résidant au départ chez le même particulier que son prédécesseur. Il réussit à attirer la sollicitude de ses amis et le préfet lui acheta une maison, le presbytère actuel. Toujours aussi entreprenant, il créa l'Ecole libre des soeurs. Le sort des jeunes filles a toujours préoccupé ce prêtre. Nous savons qu'il fut marqué par ces femmes de bonne famille pourtant, comme il le précise, qui paradèrent à moitié nues dans ces défilés à la gloire de l'Être Suprême. Il est moins inquiet pour les femmes plus mûres, plus sages, davantage influencées par l'Eglise et les prêtres anticonformistes de la Révolution. La tradition populaire regorge de ces femmes honorables qui combattirent avec leur ruse contre la maréchaussée à la recherche des réfractaires. Mais les plus jeunes devaient être étroitement encadrées pour ne pas dévier vers le mauvais chemin.

Cette paroisse fut jugée excellente par Haristoy, mais les divisions y étaient profondes. La mairie était républicaine semble-t-il, même si le terme n'est pas prononcé, car ce prêtre n'a jamais voulu faire de politique. Pour lui tout est religieux, le vocabulaire profane ne l'intéresse pas. L'équipe municipale ne voulait donc pas de ces jeunes dames qui résidaient dans une maison bien misérable. Sans doute partial, Dubarat note que les élus proposèrent une habitation encore plus lamentable. Haristoy s'investit complètement dans ce nouveau combat, considérant que le départ de cette noble institution signifiait une perte irréparable pour la paroisse. Il acheta donc un terrain près de l'église, il fut l'architecte, l'entrepreneur et le bailleur de fonds de l'entreprise. Ses comptes étaient minutieux chez cet esprit rigoureux. La municipalité était toujours hostile et tracassière. Le curé ne fit aucune quête pour ne pas provoquer de désordres dans le village, preuve que ce dernier était très partagé. Il obtint l'aide de bouviers qu'il payait en repas solides, comme l'acceptaient en ce temps là les braves paysans. On note donc que le peuple a parfois des qualités à condition qu'il soit dans son camp. Ainsi les mauvaises filles et le vulgaire sont plus souvent citadins que ruraux, même si la gangrène républicaine menace le Pays Basque traditionnel. Infatigable, Haristoy s'adressa à toutes les bourses connues ou inconnues de France, d'Angleterre et même d'Amérique, et en sacrifiant, paraît-il, une partie de ses ressources.

3. Synonyme de Jacobins pour Haristoy.

A Irissary il fut particulièrement actif: il fit établir une citerne, agrandir le rebot de la place, relever les murs du cimetière, fondre une nouvelle cloche très chère, prêcher en 1881 une mission, réorganiser les confréries du Sacré-Coeur, du Rosaire et le tiers-ordre. Ce n'est qu'en 1887, alors que notre curé était parti s'installer à Ciboure que l'Ecole pour jeunes filles fut achevée. Coup de théâtre, en novembre de la même année, elle fut laïcisée par la mairie et les pensionnaires refusèrent la maison offerte par les élus. La situation s'envenimait, les journaux s'emparèrent de l'affaire avec de piquants récits, pittoresques mais qui ne cachaient pas la violence des propos tenus alors. Le Conseil départemental donna raison à l'équipe municipale, mais la décision fut cassée par le Conseil supérieur de l'Instruction publique. L'Ecole s'ouvrit définitivement en juillet 1888, et fut confiée aux Servantes de Marie. Haristoy, avons-nous dit, feignait de ne pas s'intéresser à la politique. Il voulait voir plus haut: son école échappait au clivage droite-gauche et n'avait pour but que d'enseigner le catéchisme, c'est-à-dire le résumé de l'Evangile. Car selon lui, sans instruction religieuse et morale, le monde retournerait à l'état sauvage, idée finalement politique qui prend tout son sens quand on songe à la période révolutionnaire, même si les hommes de 1789 avaient décidé de maintenir un culte et une morale toute républicaine. Les Basques avaient un esprit laborieux, loin des considérations philosophiques ou politiques de leur époque, disait-il.

C'est aussi dans ce village que le curé, désormais historien, publia ses deux volumes sur les *Recherches Historiques sur le Pays Basque*. L'oeuvre était considérable, surtout parce que son auteur était éloigné de toute bibliothèque publique (mais non privée, voir plus haut). C'est également là qu'il perdit ses parents, qu'il avait accueillis chez lui. Son père mourut en juillet 1879 (une semaine après son arrivée) et sa mère en décembre 1887 à l'âge de 87 ans. Elle avait passé 12 ans au tiers ordre de St François, institution que son fils avait défendue et encouragée dans cette paroisse. Ils furent enterrés à Ayherre.

Célèbre malgré lui après l'affaire médiatique d'Irissary, Haristoy fut nommé par son évêque, Mgr Ducellier, à l'importante cure de Ciboure pour le récompenser. Son séjour dans la commune précédente dut être très mitigé, sans être aussi désagréable qu'à Sauguis. C'est peut-être ce qui explique son portrait de la Basse-Navarre sous la Révolution. Cette province est présentée sous un jour très contrasté, il y eut des paroisses nobles (Les Aldudes par exemple), mais l'attitude du prêtre de St-Jean-Pied-de-Port qui se déprêtrisa ("qu'on nous pardonne de donner ici l'acte de ce dernier degré d'abaissement d'un ministre de Notre Seigneur" qualifié "d'horrible acte d'apostasie diabolique", de "défection criminelle", de "dernier malheur d'un prêtre avec l'impénitence finale", écrit-il à propos de celui de St-Pée) le scandalisa. On voit que les pérégrinations du curé ont fortement influencé l'oeuvre future du curé, mais on peut y voir plus sûrement une certaine continuité entre les idées politiques de la Révolution au Pays Basque et celles de la fin du XIX^{ème} siècle, avant que d'autres paramètres n'entrent sans doute en jeu comme la question sociale, le ralliement des catholiques ou l'Affaire Dreyfus. Mais à cette époque là on a l'impression de vivre uniquement à l'ombre de la Grande Révolution et de celles qui lui ont succédé.

Ciboure, commune très antirévolutionnaire dans la dernière décennie du XVIII^{ème} siècle, était un bon présage. C'est ici en effet que notre prêtre conut sa tâche la plus paisible et la plus fructueuse. D'ailleurs Haristoy eut droit à une magnifique réception préparée par la population et relatée par la plupart des journaux locaux. On était bien loin de l'hostile Sauguis et de la très divisée Irissary. Ciboure était très catholique et dévouée, ne cessant de marcher dans la direction de son curé. Cela explique en grande partie que ce prêtre se soit surtout intéressé au Labourd pendant la Révolution, exaltant la résistance de cette digne province. Il eut aussi droit à une visite pastorale, début mai 1887, qui lui facilita la tâche. Il s'occupa de son église et bien sûr du tiers-ordre de St François, des oeuvres paroissiales pour le règne social de Jésus-Christ à une époque où la question sociale se posait avec acuité. Ce curé était plus politique qu'il ne l'affirme. Au sujet de l'édifice religieux, il reprit l'idée de son prédécesseur et fit construire l'actuelle porte monumentale, qui paraît aujourd'hui un peu lourde et massive, mais assure Dubarat en rapport avec le bâtiment. Il la surmonta d'une statue de St Vincent en pierre, sculptée par un ouvrier du pays. L'ensemble du travail reçut assez vite des critiques, mais son utilité fut reconnue. En 1890 il apporta des réparations et des améliorations sensibles à la sacristie. En 1894 il acheta un terrain en face de l'église pour en faire une salle de catéchisme, dont l'utilité absolument essentielle a été soulignée plus haut. Sur cet emplacement il fit aussi construire une salle de congrégation qui améliora notablement le service de l'église. Un grand Christ y fut construit. Il voulut aussi rebâtir l'ancienne chapelle de Bordagain, c'est-à-dire l'église primitive de Ciboure, dont le culte se perpétua jusqu'à la Révolution (période qui lui était chère pour l'extraordinaire résistance de son peuple et de l'Eglise). Jusqu'à cette époque les habitants de ce quartier indépendant s'y réunissaient et à la fin du XIX^{ème} siècle encore, les marins (notre curé était très attaché à ces gens, comme nous le verrons plus loin) y déposaient leurs hommages et leurs prières au retour des traversées orageuses. En 1863 le gouvernement impérial avait adjugé à la fabrique de Ciboure les restes de l'ancien édifice. Haristoy, pour les raisons que nous avons notées, était prêt avec son extraordinaire combativité à épuiser toutes les juridictions pour sauvegarder ce que Dubarat appelle les droits imprescriptibles de l'Eglise.

Après l'oeuvre matérielle, le curé-historien s'occupa de l'oeuvre spirituelle. En octobre 1888, un an à peine après son arrivée, il établit le tiers-ordre franciscain si cher à sa mère qu'il avait affectionnée tout particulièrement. Mais il y avait aussi une autre raison. Sa paroisse avait accueilli de 1611 à juin 1791 (l'histoire est une préoccupation forte de ce prêtre) un couvent de Récollets visible encore à la fin du XIX^{ème} siècle et toujours appelé couvent. Sur ce qu'il en restait, on voyait toujours les statues de Notre Dame de la Paix et des évêques franciscains. Ce saint planait littéralement sur ce peuple. L'instruction religieuse fut le grand tourment de la vie d'Haristoy, assure Dubarat. Se rappelait-il avec angoisse son ancien maître voltairien? Mais son action spirituelle ne doit pas être séparée de ses constructions, elles forment un tout comme on l'a remarqué à Irissary. Le confort et l'instruction étaient les armes de la paroisse et du salut de la famille. Les religieuses de l'établissement des Soeurs de St Joseph lui étaient d'un grand secours.

Elles s'occupaient particulièrement de la charité chrétienne pour alimenter l'oeuvre sociale de l'église. Il était très attaché à cette maison qu'il avait créée en lançant un concours. Il s'en souvint dans ses dernières dispositions et se recommanda aux prières de ces pensionnaires. Il créa aussi d'autres confréries et organisations.

Le quotidien n'avait pas varié chez ce désormais sexagénaire: il était toujours aussi fervent et régulier, levé à 4 h-4h 30 pour assurer la messe de l'aube et les exercices de piété pour ne rentrer chez lui qu'à 9 h. Dubarat y voit une conception exagérée de son devoir. Mais comme Haristoy l'écrira plus tard à propos de la Révolution le prêtre était l'homme de la prière, le confident, le père, le serviteur des âmes. C'est pour cela que l'émigration des prêtres en 1791-1792 a été ressentie par Haristoy comme une véritable catastrophe. Ce curé avait, avons-nous déjà dit, une très haute conception de la prêtrise, une forte exigence. Dubarat confirme que son ami avait une grande compassion pour la misère humaine, les curés devaient toujours être à la disposition des fidèles et toujours prêts à accorder la pénitence (voir plus haut). Ensuite la journée était consacrée à la récitation de l'office, à la lecture spirituelle, aux différentes visites. Le coucher se faisait de bonne heure. Donc il y avait peu de place dans cet emploi du temps pour la recherche historique. On peut d'ailleurs déjà souligner que son oeuvre est plus de la compilation qu'une démarche scientifique à base de documents analysés.

Pieux, le curé de Ciboure ne se laissait jamais gagner par une piété sentimentale venant surtout de l'imagination, écrit le directeur des EHRB. Sa foi était âpre, inébranlable, sans doute pour cacher son anxiété et ses angoisses. Il disait souvent presque inmanquablement à ses amis intimes, après des questions plus ou moins importantes; qu'il fallait se sauver. Ses craintes ne transparaient pas. C'était un homme dévoué, fidèle en amitié, très accueillant, doté d'une exubérance sympathique. Selon Dubarat, ceci était propre à la nature silencieuse et hospitalière d'Ayherre. Sa maison natale était située sur les flancs d'une verte colline, riche et fertile en pâturages et champs, dans un passage que n'aurait pas désavoué Emile Zola et les naturalistes, mais qui nous paraît bien naïf aujourd'hui. Il recevait souvent au presbytère, aidé par sa servante. Il obtenait toujours des aides pour ses protégés et amis, quitte à s'absenter assez longtemps de sa paroisse. Ces relations faciles expliquent peut-être le réseau (très incomplet, se plaignait-il dans ses livres) qu'il se forgea pour obtenir des documents qu'on lui avait signalés, des résumés de délibérations municipales ou des travaux d'érudits dans les Landes, par exemple sur l'Internat des Basques. Il vivait aussi en bonne entente avec les autorités de sa commune, même si on peut rétorquer que ses qualités humaines furent moins fructueuses à Irissary ou Sauvius. Par contre, il n'était pas un mondain, non qu'il méprisât la haute société, mais parce qu'il jugeait sa mission incompatible avec les mondantés; et son caractère était peut-être plus rugueux que ce qu'en dit Dubarat. Il accueillait et faisait bonne impression aux étrangers. Il n'était pas aussi fermé que ses opinions très tranchées de son oeuvre pourraient faire croire. Mais il évoquait avec ses visiteurs le monde d'autrefois avec des souvenirs heureux et tristes dans ses heures intimes, ce qui trahit une nature mélancolique.

colique, qui appréciait peu son époque. A ce sujet, il a toujours regretté que la formidable résistance de l'Eglise sous la Révolution n'ait pas débouché sur un renouveau religieux au XIX^{ème} siècle. C'était au fond un pessimiste inquiet par les progrès de l'irréligion.

Il était aussi très attaché à ses racines, à sa maison natale à laquelle il accordait des soins jaloux. Il aimait beaucoup sa famille, surtout les ecclésiastiques, concède Dubarat. Sa cordialité toute paternelle insistait beaucoup sur les liens du sang. C'est d'ailleurs à un parent missionnaire qu'il demanda un souvenir et une prière à sa mort et précisa ses dispositions testamentaires. Il considérait aussi sa paroisse comme une grande famille. Son ton était effectivement très paternaliste, presque étouffant. Il aidait les familles de marins lors du long hiver, recueillait directement des aumônes, cherchait du travail pour les pauvres. Dubarat assure que la population ne prenait pas mal cette intrusion du curé dans les familles, que l'on jugerait aujourd'hui envahissante. Au contraire, il aurait été très populaire. La bénédiction de la mer lui était très chère. C'était la Ste Vierge qui patronnait les marins et des chapelles avaient d'ailleurs déjà été restaurées près de la côte. C'est aussi pour cela que le curé voulait restaurer Bordagain, pour que Notre-Dame-des-Sept-Douleurs si vénérée par les hommes de la mer reprenne sa place, sinon dans la chapelle détruite sous le Premier Empire, au moins au sommet de la belle tour qui a été conservée.

Les pères de l'Assomption songeaient à l'Oeuvre des Mers depuis 1893. En janvier 1895 Haristoy en fut nommé directeur. Elle devint prospère grâce aux diverses ramifications dans le diocèse de Bayonne. De nombreuses aumônes furent créées pour les marins (il y eut 3 naufrages dans les années qui suivirent!). Le curé-historien de Ciboure fut aussi l'un des promoteurs du nouveau phare de St-Sébastien. En effet les dangers étaient réels à l'entrée de ce port et de Pasajes. En réalité on pria Haristoy de réclamer l'établissement du phare dans les journaux français parce qu'il avait une certaine notoriété locale. Il publia deux articles dans le *Courrier de Bayonne*, en février et mars 1898, signa "un ami des marins" et réussit avec l'Union Vascongadas à provoquer un mouvement d'opinion qui finit par aboutir.

Mais notre prêtre était aussi un impétueux, victime de son tempérament très vif. Ainsi il s'emporta dans un autre article écrit en espagnol dans un journal de St-Sébastien en décembre 1899 où il entendait venger Ciboure d'accusations colportées par un touriste fantaisiste qui ne parlait que de vagabonds, de cosmopolites, bohémiens et gitans. Le village n'était pas en décadence, assure l'ecclésiastique, et les eaux de la ville ne sont pas contaminées par des infiltrations de l'ancien cimetière! Il savait aussi défendre le Pays Basque. Il fut indigné lorsque la presse reprit la coutume de la Couvade, qui sévissait à Ayherre. Celle-ci voulait qu'après l'accouchement, le mari se mette au lit et reçoive les compliments, tandis que la femme vaquait aux soins du ménage. Un ancien percepteur de Labastide, d'après des témoignages, dénonça ces agissements à la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau en 1877. L'honneur du pays était engagé. Haristoy obtint des certificats de la mairie qui, en avril 1893, déclarait que c'était là pure farce. Pourtant

un particulier de la commune assura avoir vu ces faits dans sa propre famille et reprocha au curé-historien des explications insuffisantes. Ce dernier protesta une nouvelle fois lors des fêtes de la Tradition Basque en 1897. Mais là Dubarat trouve que l'amour de son ami pour son pays et sa langue (sans exclusivisme rappelons-le) était parfois excessif. Ainsi il voulait que l'on enseigne dans toutes les écoles basques le catéchisme en basque. En effet cette terre avait gardé la foi et les pratiques chrétiennes de ses ancêtres grâce à cette langue. Il voyait en elle un rempart protecteur contre les tentations du dehors et la République, reconnaît lui-même son collaborateur. Il voulait aussi, pour le Grand Séminaire, une chaire en langue basque. Il exprima son vœu dans les EHRB et blessa, paraît-il, à l'intérieur de la revue certaines susceptibilités par ses outrances bien sévères. Le ton de Dubarat se fait soudain moins hagiographique et celui-ci soutient que les jeunes du Pays Basque ont des origines diverses et que l'Académie Basque doit aussi intégrer les dialectes du Pays Basque espagnol.

C'est un basquisant de premier ordre qui encouragea le plus Haristoy: Duvoisin, un capitaine des Douanes, traducteur de la bible en basque publiée par le prince Bonaparte très bascophile lui aussi. Ce modeste savant s'établit à la fin de sa vie à Ciboure et c'est là que notre prêtre le connut intimement. En reconnaissance de son affection, cet érudit lui laissa tous ses livres, papiers et manuscrits. Les sociétés savantes voulurent aussi récompenser le curé. A plusieurs reprises, il faillit être nommé officier d'académie, une distinction assez modeste. Mais il y eut des difficultés et des oppositions, comme souvent au cours de l'existence de ce curé. En 1900, un personnage haut placé manqua de peu de lui accorder cette reconnaissance. Quand le gouvernement accepta en 1901, Haristoy était déjà mort. Les explications de cette inertie ne sont pas claires. L'évêque de Bayonne le soutint toujours dans la revendication de ses droits. En termes assez énigmatiques, Dubarat souffle que les difficultés vinrent parfois de là où Haristoy s'attendait le moins. Cet amoureux du travail s'était forgé une mauvaise réputation en réalité. Ses notes si fournies et si nombreuses semblaient indiquer qu'il empruntait des récits établis par Duvoisin. Bien sûr le directeur des EHRB défend son ami: le capitaine des douanes ne serait pas l'auteur de travaux historiques, il n'aurait que déniché des manuscrits basques. Le Comité des Travaux Historiques aurait également soutenu qu'Haristoy, qui lui avait remis un travail sur les origines de Ciboure, écrivait ses ouvrages d'après ses propres recherches. Par contre ce qui est sûr, c'est que pour les Recherches Historiques sur le Pays Basque, le curé de Ciboure ne doit rien à Duvoisin, avec qui il n'était pas encore lié. Nous savons aussi que notre ecclésiastique avait de nombreux correspondants qu'il accablait de lettres et de questionnaires. Mais ceux-ci n'étaient pas si nombreux que cela, car les contemporains du curé, notamment ses confrères, boudaient un peu l'histoire. Ainsi, on note d'importantes lacunes sur des paroisses bas-navarraises et souletines pendant la Révolution, à l'origine d'un retard hagiographique par rapport à d'autres régions françaises qui avaient déjà tenté de réhabiliter les victimes ecclésiastiques de la Révolution. Dubarat affirme aussi qu'Haristoy a travaillé à Pau, aux Archives Départementales, et que ces deux hommes auraient veillé bien tard à copier des documents découverts par ce

chercheur. Mais ce dernier avouait volontiers que ses séjours dans cette ville avaient été bien courts. Si la série Q sur les séquestres l'a intéressé, la série L, consacrée à la Révolution en général, l'a laissé de marbre, sauf pour les déprêtrisations (ses notes sur le sujet sont précieuses aujourd'hui, cette série ayant péri lors de l'Incendie de 1908). Cet historien était un grand collectionneur, comme souvent les érudits de l'époque. Il voulait à travers les documents imprimés, notes et renseignements parus dans les journaux ou ailleurs, conserver toutes les traces, même les plus insignifiantes, sur les confesseurs de la foi de l'époque révolutionnaire: un nom, une date, une cachette, des maisons, les fidèles de ces héros. Tout cela donne souvent à son livre sur cette période un ton très anecdotique, rébarbatif et ennuyeux. L'ouvrage est parfois plus un album qu'une analyse historique, davantage un témoignage sur ses connaissances bibliographiques qu'il alimentait dans ses articles, plus tard parus sous forme de livre, par des sources d'origine diverses compilées de façon très méthodique. Les sources originales l'intéressaient assez peu. Dubarat reconnaît ainsi qu'il faisait trop confiance aux travaux de seconde main. La remarque vaut à notre avis pour Duvoisin, qui a colporté beaucoup de légendes sur la mort de La Victoire⁴ par exemple ou sur le Bataillon du Carrosse⁵.

Plus grave, il affectionnait de l'aveu même de son ami béarnais les thèses qui allaient dans le sens de son patriotisme, c'est-à-dire de son conservatisme antirépublicain (la patrie basque s'identifiant aux "libertés" de ce pays reconnues par l'Ancien Régime, ce qui est un contresens historique). Il se laissait même entraîner à une sorte de sentimentalisme sur les origines chrétiennes des Basques. Il craignait la critique historique, c'est-à-dire discerner le vrai du faux, pensant qu'elle pouvait se retourner contre ses idées. En cela il s'opposait au pape de son époque Léon XIII qui avait dit en 1884 "Nous ne redoutons pas les révélations des documents, l'Eglise n'a besoin que de la vérité". Celle-ci effrayait notre curé. Dubarat, qui avait souvent travaillé avec lui, respectait ce qu'il nomme "des scrupules d'historien timide, cette vérité qu'il ne fallait pas toucher". Ce passage fort instructif relativise l'intérêt de l'oeuvre d'Haristoy et doit encourager le chercheur à traquer cette vérité qui l'inquiétait. La Révolution, rejetée par tous les Basques ou presque, est un thème bien suspect par conséquent.

Certains jugeaient également les écrits d'Haristoy d'après la forme qui était souvent inhabile, reconnaît Dubarat. Ses ouvrages regorgent de répétitions, d'étourderies (un prêtre né en 1785 et prêtant serment en 1791!). Les articles ne sont pas toujours à la bonne page par manque de place ou bien il y a des "documents découverts trop tard pour être mis en oeuvre", c'est-à-dire analysés et étudiés. Certains documents publiés contredisent ou

4. Le général La Victoire aurait été tué dans une bataille peu après avoir fait tirer sur un christ d'une église. Mais les versions diffèrent selon Duvoisin, Haristoy, Dubarat et les annales révolutionnaires. Voir notre mémoire de DEA.

5. Ce mythique bataillon aurait vengé les victimes de la Terreur après Thermidor, en réalité le droit commun cohabitait avec les mobiles politiques.

tempèrent les affirmations péremptoires du curé. Le manichéisme de l'oeuvre peut aussi indisposer: dès la présentation des prêtres, nous savons qu'il sera conformiste ou non, selon qu'ils sont sensibles, dignes ou sans caractère. Ce déterminisme invariable fait user d'expressions toutes faites et caricaturales: "Fidèle à sa conscience, il refusa avec énergie le serment civique" ou bien "Trop consciencieux pour apostasier, il ne voulut ni publier le mandement de Sanadon, ni prêter le serment civique". Ces expressions toutes faites et ses variantes proches se retrouvent dans chaque article consacré à une paroisse. D'ailleurs l'auteur reconnaissait lui-même son infériorité sur ce plan et acceptait volontiers les corrections qu'on lui proposait.

A la fin de sa vie, il devint gravement malade, ce qui mit un frein à ses activités. Mais têtu, il se refusait à obéir aux prescriptions des médecins. Il se levait toujours aussi tôt et multipliait, paraît-il, les imprudences dont il était coutumier. Une violente crise faillit d'ailleurs l'emporter en 1900. Pourtant il ne se croyait pas très malade, et c'est assez ironiquement qu'il écrivait qu'une nouvelle génération de chercheurs poursuivrait son oeuvre, qu'il espérait publier tel document un jour. Cependant il obtint l'aide d'un second vicaire et se reposa sur ses collaborateurs pour ce qu'il ne pouvait absolument pas faire (parmi eux un futur chanoine-historien de Bayonne, Daranatz). Il passait ses soirées en leur compagnie, Dubarat assure qu'il les appréciait beaucoup (ce n'est pas pour cela que Daranatz deviendra un disciple d'Haristoy, il sera beaucoup plus mesuré que lui). Dans son testament, il réclama leurs prières. Très optimiste, en décembre 1900, il demandait à son collaborateur des EHRB d'annoncer la continuation de ses recherches dans la revue. En janvier suivant, il commença à publier ses articles sur la Soule pour former un troisième tome, ce qui allait prendre assez de temps. Dans des lettres perdues aujourd'hui, il disait encore avoir foi en l'avenir et ne se sentir guère malade. Et il sortait encore dans le froid vif de février pour aller à l'église. Le 19 février, il se traîna pour diriger l'office. Pris de malaise, il agonisa pendant 3 jours. Il mourut le 23. Il fut enterré à Ayherre dans le caveau familial, ses proches pensant que c'était ce qu'il souhaitait. Une note retrouvée plus tard exprimait cependant le désir d'être inhumé au milieu de ses paroissiens, si possible au pied de la grande croix de pierre à l'entrée de son église.

En 1877 dans son "Catéchisme de la Révolution ou la Révolution expliquée dans ses principes, son langage, ses oeuvres et sa fin", Haristoy montre que la Révolution est avant tout une question religieuse et la politique son vêtement. Cette opinion allait marquer profondément l'historiographie locale jusqu'à René Cuzacq, Michel Perrusqui, l'abbé Moreau, voire Mayie Castaingts-Bereterbide soit jusqu'à une période très récente. 1789, c'est avant tout l'antichristianisme avec ses blasphèmes, ses astuces, ses perfidies, ses fureurs, destructions, calomnies etc... Les idées libérales et démocratiques furent aussi jugées antisociales, car elles brisaient la société d'ordre et la hiérarchie. Ses contemporains généralement n'étaient critiques que sur le ton un peu cru du curé. Ils jugeaient que ces ouvrages en avaient besoin pour se faire entendre en cette époque de ralliement général à la République (en 1890, précisons que le cardinal Lavigerie appelle les Catholi-

ques à se rallier). L'intelligentsia basque jugeait d'ailleurs le langage de ses adversaires, effronté, sans mesure et sans pudeur dans la presse laïque et anticléricale. Les francs-maçons les indisposaient tout particulièrement. Haristoy était donc jugé courageux à une époque qui attristait tous les conservateurs (les élections étaient de plus en plus favorables aux Républicains).

Haristoy a joué un rôle considérable et durable dans l'historiographie locale malgré les limites que nous avons soulignées. Ses livres recèlent une mine d'informations, qui pourraient encore inspirer des chercheurs, et sont incontournables encore aujourd'hui. Son travail, dans une perspective très conservatrice et cléricale, reste honnête, malgré les restrictions de l'auteur et ses craintes par rapport à la vérité historique, d'après les recoupements qu'on peut faire. Si certains points le gênent, il se tait plutôt que de travestir la réalité. En revanche, les erreurs sont nombreuses et plus dommageables. Si son oeuvre vieillie et dépassée aujourd'hui reste une référence, c'est plus par la carence des érudits de la trempe du curé-historien pour poursuivre son travail et le renouveler, que grâce à des écrits d'une grande qualité et profondeur scientifique. La République solidement implantée aujourd'hui, des catholiques moins sûrs d'eux et le temps qui passe allaient détruire les passions, nées il y a maintenant 200 ans, et donner un sacré coup de vieux à Haristoy. Enfin on ne manquera pas d'être troublé par les parallèles entre la biographie de l'auteur et les grandes tendances régionales de la Révolution dans notre région un siècle après les événements pourtant.